

DELHI CAPITALE

DU MÊME AUTEUR

Tokyo, vol annulé, Buchet/Chastel, 2005.
Solo, Gallimard, 2011.

RANA DASGUPTA



DELHI CAPITALE

Traduit de l'anglais (Inde) par Bernard Turle

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
Capital : The Eruption of Delhi
© 2014 Rana Dasgupta.

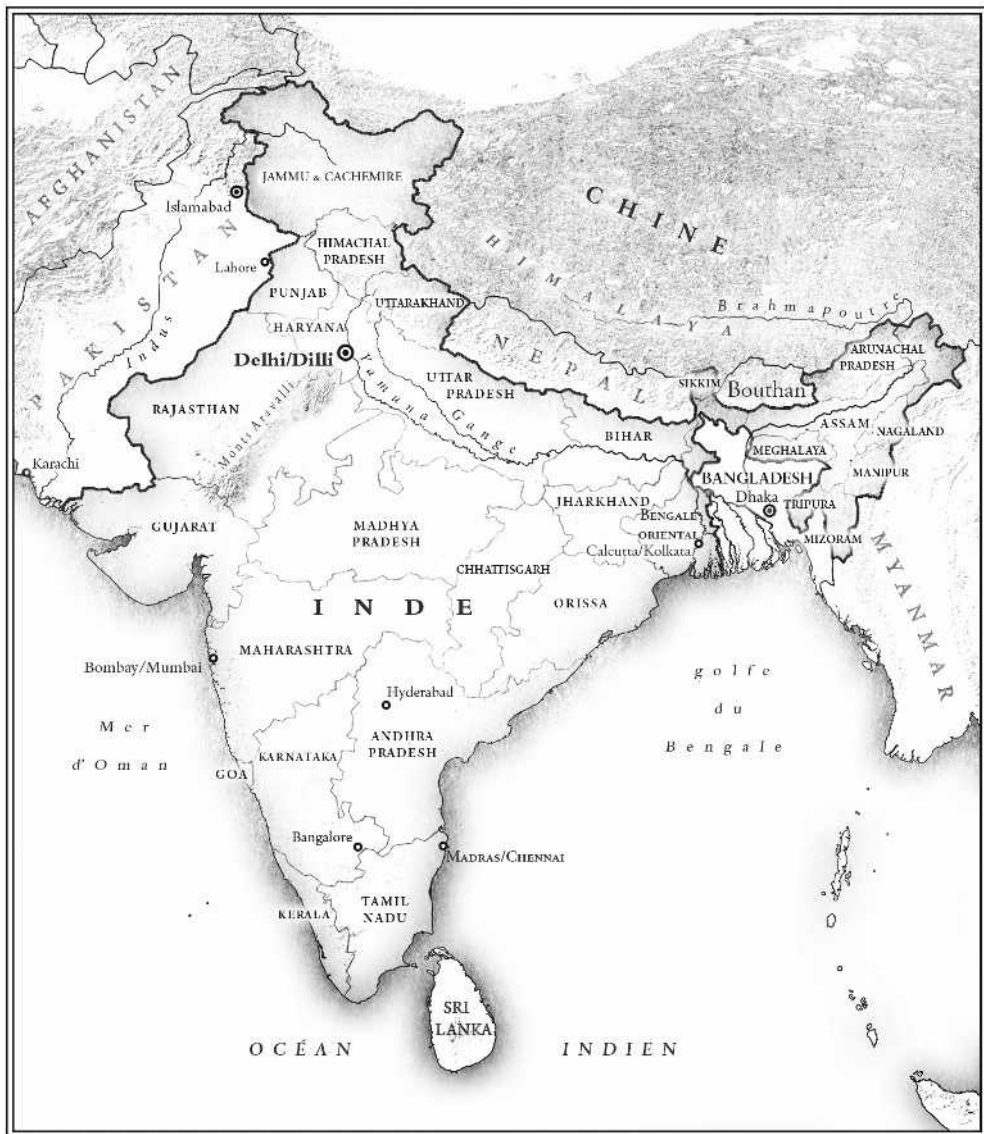
Édition originale : Canongate Books Ltd, Grande-Bretagne.

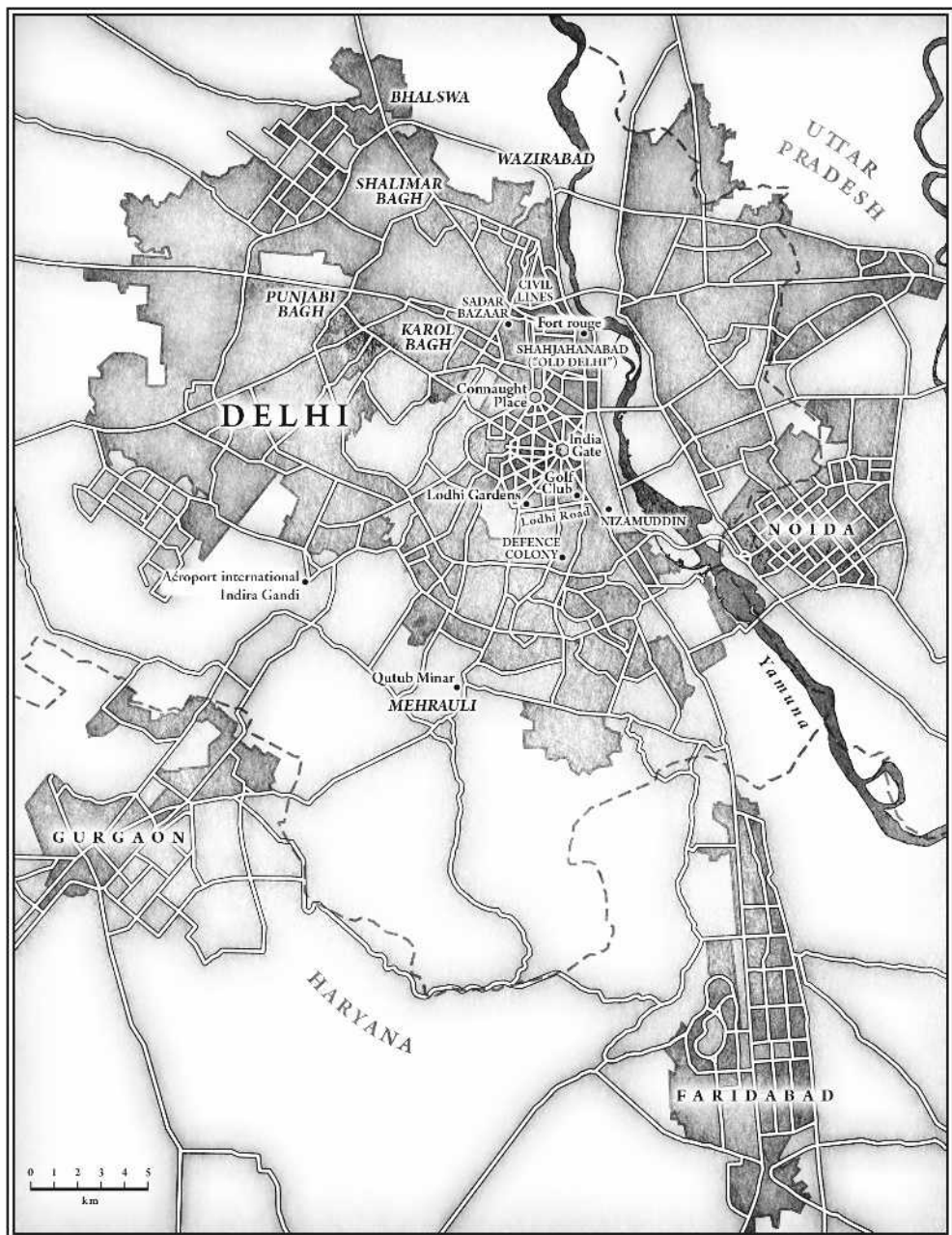
Et pour la traduction française

© Libella, 2016
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-02918-3

Pour celles et ceux encore à naître





*Oh, Lune d'Alabama / Nous d'vous dire
au revoir / Adieu not' bon' vieil' mama /
On a b'soin de dollars, / t' sais pourquoi.*

KURT WEILL et BERTOLT BRECHT
*Grandeur et décadence de la ville
de Mahagonny (1930)*

Note au lecteur

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans la générosité d'habitants de Delhi qui ont accepté d'évoquer pour moi leur vie, leurs pensées et leurs expériences. Ce furent la plupart du temps des discussions privées, ce qui m'a amené parfois à changer les noms (à l'exception des personnages publics), et, dans certains cas, des détails trop précis. Je prie le lecteur de respecter la candeur de ces personnes – qui ont pour certains pris des risques en se confiant à moi – et de ne pas chercher soit à découvrir leur identité, soit, lorsqu'elle est connue, à la divulguer.

Dans un lieu – et un monde – où l'on juge le quotient intellectuel de quelqu'un à l'aune de sa maîtrise de l'anglais, j'ai décidé de faire parler dans ces pages tous les personnages plus ou moins de la même manière, afin que leurs relations très diverses avec la *lingua franca* d'aujourd'hui n'influent pas sur l'opinion que le lecteur se fera d'eux. En réalité, pour nombre d'entre eux, l'anglais était leur deuxième, voire leur troisième langue et ils ne le parlaient pas « bien » ; d'autres ne le parlaient pas du tout et je les ai interviewés en hindi (dans ce cas, j'étais secondé par un interprète).

En Inde, les grosses sommes d'argent se comptent en *laks* et en *crores*. Un lakh équivaut à 100 000 roupies, soit

approximativement, au taux d'aujourd'hui, 1 350 euros. Un crore équivaut à 100 lakhs, soit 10 millions de roupies ou 135 000 euros. J'ai conservé ces termes en raison de l'indicible couleur locale qu'ils confèrent en Inde à toute discussion ayant trait à l'argent.

En France et dans d'autres pays, un bungalow est un bâtiment bas, modeste, une bicoque, un cabanon. Dans leurs colonies, les Anglais appliquaient le terme *bungalow* à des demeures construites pour leurs fonctionnaires, souvent, au contraire, de proportions généreuses et imposantes. C'est ce sens-là qu'on donne encore au terme aujourd'hui en Inde, à Delhi (dont le quartier britannique de l'époque du Raj regorge de telles demeures) et, donc, dans ce livre.

Delhi Capitale se penche sur les membres d'une classe argentée et en pleine ascension de la population urbaine indienne qui se considère comme le vecteur principal et les principaux bénéficiaires de la mondialisation. On a pris l'habitude d'appeler ces gens *The new Indian middle class*, « la nouvelle classe moyenne indienne ». J'emploie moi-même cette expression, alors que, même si leur mode de vie s'apparente à celui des « classes moyennes » européennes et américaines, elle ne sied guère au contexte indien. Au moment de l'écriture de ce livre, les Indiens dont les familles gagnaient plus de 500 000 roupies (7 000 €) par an représentaient moins de 10 % de la population : les idées et tout ce qui fait la « *middle class* » correspondent donc, en fait, dans le contexte indien, à une élite. Dans la mesure où, à l'époque dont ce livre fait l'objet, la première décennie du XXI^e siècle, l'économie nationale se construisait autour du pouvoir d'achat de cette classe émergente et, ce faisant, provoquait des conflits autour de la terre et de ses ressources, au détriment, souvent, de la masse

bien plus considérable des pauvres des campagnes (dont beaucoup ne gagnaient que 700 euros par an), il est important de bien comprendre que les intérêts de la « classe moyenne indienne » n'étaient ni modestes, ni innocents. En fait, le terme de « bourgeoisie », que j'emploie aussi à l'occasion, correspondrait mieux à la réalité. Mais, en même temps, nombre de ceux qui croyaient appartenir à la « classe moyenne » le pensaient parce qu'ils prêtaient à l'expression des connotations positives auxquelles ils s'identifiaient : ils se voyaient comme une frange de la population laborieuse, œuvrant en faveur de la société et désireuse de se différencier d'une autre élite, encore plus restreinte, bien plus riche et plus puissante, les gros bonnets de la politique et des affaires, dont ils trouvaient qu'un bon nombre étaient égoïstes, se comportaient de manière irréfléchie, bref étaient foncièrement néfastes à la société. Ce distinguo étant lourd de sens, je suis donc, dans l'ensemble, la terminologie consacrée (« classe moyenne » et « élites »), même si les « classes moyennes » sont loin de se situer « dans la moyenne ».

Pour les personnes interrogées, l'astérisque après leur nom signale que celui-ci est le vrai, ce qui n'est pas le cas des autres.

Les valeurs en euros sont approximatives (et fluctuent, nécessairement, suivant les périodes, en fonction du taux de change).

Paysage

Mars est le mois le plus joli à Delhi, il pare de floraisons immaculées les austères frangipaniers – disposés avec art dans la propriété, faisant comme un pendant aux agents de sécurité en faction, qui avec des signes me montrent le chemin à suivre, tandis qu’au volant, j’approche de la villa.

La journée touche à sa fin. Les fleurs qui s’ouvrent le soir sont épanouies, l’air embaume. Plus loin, sous un ciel de velours, la villa de verre luit, tel un énorme aquarium ambre.

Je me gare comme les agents de sécurité me l’indiquent, puis remonte à pied les allées aux éclairages diffus. À chaque angle est posté un garde qui me dirige vers le suivant. Ils me passent, pour ainsi dire, de l’un à l’autre comme un relais, blanc-seing remontant le cordon en grésillant dans les talkies-walkies. Je parviens à la villa.

L’édifice ressemble à deux stations spatiales imbriquées l’une dans l’autre, l’une en verre, l’autre en pierre. La première semble flotter, détachée de la terre, pont lumineux débouchant sur nulle part, ventre étincelant de balises d’atterrissage.

Tout est d’une perfection improbable. Les angles sont droits et nets. Les graviers ne débordent pas des bordures ornementales qui longent l’allée.

Les gardes m'invitent à traverser la villa jusqu'à la piscine de l'autre côté. Ils désignent un couloir éclairé par des spots. À moitié tirées, des portes coulissantes bloquent un côté de l'entrée : je choisis de passer par l'autre, le côté ouvert, et... Est-ce avant ou après que j'entends les cris des gardes ? Je bute méchamment contre la vitre si transparente et non réfléchissante que, même après m'être plié en deux, avoir reculé d'un pas et porté la main à mon nez écrasé, je ne la vois toujours pas.

Les gardes s'esclaffent. L'un d'eux accourt, pour porter secours au visiteur étourdi. Il me conseille d'utiliser non pas la porte en verre, mais la porte traditionnelle, celle qui n'a rien de coulissant. Il me montre même comment fonctionne une porte traditionnelle, pour que je ne me blesse pas à l'avenir.

Je traverse donc la villa : un vaste salon agencé comme dans un hôtel griffé par un designer. Du plafond vertigineux pendent des suspensions aux abat-jour de velours aux couleurs flashy. Des canapés design sont regroupés de-ci de-là autour de tables en cristal. Aux murs sont accrochées des toiles grand format dans le style porno soft énergique, typique des affiches annonçant les soirées DJ. Des enceintes invisibles diffusent une musique d'ambiance dans toute la villa. Je ressors de l'autre côté, qui baigne dans le bleu secret et érotique que les piscines dispensent la nuit. On me conduit à un transat. On place un verre devant moi, une bouteille d'eau cachetée. « *Sir* vous rejoint dans un instant. »

Dans la capitale indienne vouée aux euphémismes, on appelle ce genre de demeure une *farmhouse*, une ferme.

Aucun travail des champs ici, cela va de soi. Quand, dans les années soixante-dix, l'élite de Delhi jeta son dévolu, pour

y construire des propriétés privées, sur des terrains auparavant isolés, au sud de la capitale, l'ensemble de la ceinture verte était réservée, de par la loi, à l'agriculture. Avec un sens du décorum appliqué au nom des choses sans l'être aux choses mêmes, les nantis appelèrent donc leurs nouvelles résidences des fermes. Le détail est savoureux, car les premières « fermes » furent construites par ceux-là mêmes, bureaucrates et politiciens, qui avaient promulgué cette fameuse loi : des individus d'une infinie correction aux yeux desquels toute irrégularité de nomenclature constituait une insulte à la dignité de leur fonction.

Au cours des décennies suivantes, non seulement les « fermes » de Delhi-Sud se sont multipliées, ont changé de mains plusieurs fois et fini par acquérir la légitimité dont se pare toute spoliation dès qu'il a coulé assez d'eau sous les ponts, mais elles en sont venues également à symboliser le mode de vie des riches et de ceux qui, à Delhi, ont de l'entregent, ceux dont les soirées éblouissantes, les collections de voitures, les jardins de sculptures et la bondissante faune australienne seraient inconcevables ailleurs que dans ces propriétés mirifiques. Dans nulle autre métropole indienne l'élite urbaine ne se prélassa dans une telle tranquillité pastorale : c'est la particularité de Delhi. Il est remarquable que ces nantis, un clan éminemment citadin, qui se sont enrichis en s'appuyant inlassablement sur leurs réseaux dans les clubs et couloirs de la capitale, rejettent l'urbain. À la différence de leurs homologues de Mumbai ou de New York, ces hommes-là ne rêvent pas d'appartements avec vue sur la métropole étincelante dont ils tirent leur fortune. Ils ne sont pas attirés par l'énergie de la rue, des trottoirs et de l'animation qui contribua tant à l'héroïsme des grandes cités du XIX^e et du XX^e siècle.

Non : les riches de Delhi aiment pouvoir contempler au réveil des pelouses désertes, tirées au cordeau jusqu'à de hauts murs surmontés de rouleaux de fils de fer barbelés.

La Delhi moderne est née de la catastrophe de la partition de 1947, dont les ravages ont orienté sa culture vers le tout-sécuritaire et le repli sur soi. Les propriétés où ses citoyens les plus aisés se réfugient du reste de la société ne sont que la manifestation la plus débridée d'une éthique isolationniste généralisée. Après tout, Delhi est la pionnière de toutes les communes privées indiennes, où le quotidien est administré par des entreprises, à l'abri de barrières, à l'écart, donc, des courants qui traversent le pays. Gurgaon, la banlieue fondée dans les années quatre-vingt-dix par le géant de l'immobilier DLF, est la plus vaste commune de ce genre en Asie : elle est depuis imitée partout en Inde.

S'élevant là où, il y a trente ans encore, s'étendaient des champs à perte de vue, les immeubles et les tours d'acier de Gurgaon ont l'air sortis de jeux vidéo d'un avenir saturé. Gurgaon ne prétend en rien avoir l'air d'un endroit « public » : les cohortes de pauvres qui nettoient et gardent ce conglomérat d'appartements et de bureaux n'ont pas le droit d'y vivre. Habiter à Gurgaon, c'est s'enfermer dans un lotissement protégé du monde extérieur par des gardes armés et des caméras de surveillance, où les résidents paient des entreprises privées pour s'occuper de leurs besoins fondamentaux : collecte des déchets, approvisionnement en eau et même en électricité lorsque, et c'est souvent le cas, le fournisseur public est défaillant. Gurgaon attire ainsi une catégorie de la population pour laquelle l'entreprise en étant venue à signifier un mode d'organisation sociale plus valide que l'État, elle recherche des enclaves de cadres de vie postpublics bien gérés.

Le site sur lequel je suis en train de siroter l'eau de ma bouteille en plastique est vénérable. Car, pendant bien plus d'un millénaire, des hommes et des femmes ont tiré leur subsistance du sol sur lequel mes pieds reposent. De mon transat au bord de la piscine, je peux contempler le tronc impressionnant du Qutab Minar, la tour de triomphe construite jadis à la suite de la conquête de Delhi par les envahisseurs venus d'Asie centrale : massif et cannelé, trouant huit siècles de soirées semblables à celle-ci, c'est la seule entité construite par la main de l'homme à le disputer, encore aujourd'hui, au ciel fauve.

Dans cette enceinte paysagère, on s'est évertué à masquer la terre ancienne. Mais, dans les bois et les terrains en friche alentour, de part et d'autre de toutes les chaussées des environs, des tombes richement ornées, des palais et des mosquées surgissent d'un passé obstiné – et je devine, perçant la croûte de ciment du XXI^e siècle, attendant la nuit tombante, la présence de fantômes, esprits de ceux qui, pendant des siècles, ont gardé leur troupeau, fait la moisson, vénéré leurs divinités, construit des colonies, chanté, présenté des requêtes à leur souverain, enseveli leurs morts –, ici même où des allées muettes et parfaitement planes courent sur un sol scellé par des pelouses émeraude.

Des profondeurs chlorées de la piscine sourd autre chose : le bruissement d'un rêve. Il y a huit siècles, à deux pas d'ici, le sultan Îltutmish s'était assoupi. Soudain, les portes de son sommeil s'ouvrirent, et là, devant lui, il vit le prophète Mahomet, monté sur son coursier céleste ailé, le Bouraq ou Burak. Burak scrutait le sultan : sa tête était tour à tour homme, femme et cheval ; les frissons de ses ailes puissantes déclenchaient des bourrasques insoutenables. Le sultan se sentit comme happé et, tandis que monture et cavalier s'éloignaient, il les suivit.

Quand ils atteignirent un certain endroit, Burak frappa la terre avec son sabot, et du sol jaillit un jet d'eau.

Et l'alcôve du rêve se referma.

Le matin venu, le sultan se rendit à l'endroit où son rêve l'avait guidé. En arrivant, il vit au sol un signe : l'empreinte du sabot puissant de Burak. Il ordonna qu'on creuse là un nouveau réservoir. Bientôt, on créa un lac majestueux, on édifia une mosquée en son centre, accessible en barque ; tout autour de la pièce d'eau, on construisit de somptueuses résidences et un vaste campement destiné aux musiciens voués aux divertissements de la cour – et le peuple rendit grâce aux sages et glorieuses réalisations de son souverain.

Îltutmish fit également bâtir non loin un puits monumental de cinq étages, orné de terrasses à colonnades en-dessous du niveau du sol, où les citadins se croisaient et bavardaient en jouissant de la fraîcheur du lieu. Un autre, conçu à une échelle encore plus grandiose, fut creusé tout près, deux siècles plus tard, de sorte qu'un endroit aux étés torrides devint célèbre parmi les voyageurs pour l'abondance de ses eaux.

Pourquoi ces réservoirs étaient-ils si bien alimentés ? En raison de leur localisation. Ils étaient situés au pied de la longue déclivité rocheuse qui canalisait l'eau depuis les hauteurs des Aravalli, l'antique chaîne qui fait onduler l'étendue de terres entre l'État du Gujarat presque jusqu'à la ville de Delhi. De plus, par contraste avec ce paysage de brousse et de poussière, ces puits étaient situés dans une forêt dont le sol tout noué de racines n'était pas emporté par les vents et n'ensablait pas le réseau de capillarités : il retenait l'eau comme une éponge et, en outre, la filtrait. Pour ces raisons, ces puits communautaires ne tarirent point six siècles durant. Dans les années soixante encore, ils procuraient aux garçons

du cru l'occasion de démontrer leur extraordinaire agilité en plongeant jusqu'au fond pour y récupérer des pièces de monnaie.

Aujourd'hui, ces constructions jadis majestueuses ne sont plus que des cratères secs, dont le fond est jonché de sacs en plastique et de squelettes de pigeons.

Ce n'est pas seulement que les nappes phréatiques se sont réduites comme peau de chagrin au cours de décennies de pompages toujours plus intensifs, le nombre d'habitants entassés dans cet endroit asséché par le soleil a crû jusqu'à avoisiner les vingt millions. C'est aussi que l'approvisionnement en eau de ces puits dépendait d'un réseau vaste, mais mis à mal par la bétonisation à l'époque moderne. La profusion de surfaces bâties empêche l'absorption de l'eau par ce réseau souterrain qui, de plus, est considérablement diminué par la disparition des forêts. Le drainage industriel détourne les rivières de leur ancien cours. Le bitume des chaussées empêche l'infiltration séculaire de l'eau dans la terre.

Les craquèlements de telles ruptures sont à peine audibles à nos oreilles contemporaines. Ce que nous imposons aujourd'hui à la nature est à ce point ancré en nous qu'il nous est difficile d'évaluer l'excellence des anciens procédés que nous avons remplacés. Nous sommes programmés pour trouver infantile toute technique prémoderne et pour opposer notre scepticisme aux visions fantasmagoriques d'empereurs du Moyen Âge. Néanmoins, quand, aujourd'hui, on observe des femmes recueillant l'eau au goutte-à-goutte d'un tuyau ou dans des fondrières inondées, n'est-on pas en droit d'être à nouveau touché par la majesté du rêve, par les grandes réalisations faites en son nom ?

Est-ce en raison de ce vénérable passé qu'il semble profondément *pertinent* d'être assis au bord de cette piscine ? Après tout, depuis des siècles, les pièces d'eau sont le salut de Delhi. À notre époque superstitieuse où l'eau n'est pas une question de science mais de foi, où les vieux réservoirs sont asséchés, leur technologie oubliée, où les habitants ignorent d'où provient leur eau, où chacun la pompe désespérément partout où l'on peut encore en trouver, il y a quelque chose de délicieusement décadent dans cette piscine calme et attirante.

Rakesh arrive au pas de jogging. C'est la première fois que nous nous rencontrons. Il émane de lui un charme instantané, en partie parce qu'il se jette dans la rencontre sans retenue. Il n'hésite pas à croiser mon regard et glisse souvent mon prénom dans la conversation. Il me fait servir du vin et s'assure qu'il me plaît. Certes, les bonnes manières sont de rigueur chez ces maîtres de la persuasion que sont les hommes d'affaires de Delhi –, alors pourquoi bouderais-je mon plaisir ?

« Franchement, j'ai longtemps cherché à t'éviter, avoue-t-il en souriant. Je ne parle jamais de moi ou de mes activités. Ce que je fais, je ne le fais pas pour le claironner. Quand j'agis, j'agis pour moi, pour ma famille, pour mes amis. Pour personne d'autre. Je me fous de ce que les autres pensent. »

On apporte deux assiettes de hors-d'œuvre. Une chacun.

« Mais, ensuite, j'ai parlé à Mickey. Nous avons parlé de toi. Il m'a certifié que tu étais un mec bien. C'est pour ça que j'ai accepté de te raconter mon histoire. »

Ce qui m'étonne toujours, chez les familles d'entrepreneurs de Delhi, c'est le peu de formalités dont elles s'encombrent. Leurs portes sont hermétiquement closes jusqu'à ce qu'elles s'ouvrent – et alors toutes les barrières tombent. Quand on

leur est présenté avec l'approbation d'un ami, on devient automatiquement un « *bro* » (*brother*, frère), comme on dit ici. C'est l'éthique clanique, tour à tour attirante et exaspérante, à la base de la plupart des relations dans cette ville.

Ajoutons qu'en ces temps volontiers inclusifs, il est de plus en plus accepté d'appeler une femme *bro*.

« Je n'ai jamais aimé l'Amérique, avoue Rakesh. Je n'ai pas terminé mes études là-bas. Mais en Angleterre. J'avais de la famille en Angleterre ; alors qu'en Amérique, j'étais loin de chez moi dans tous les sens du terme. Je n'ai jamais aimé la culture américaine. Trop opportuniste. Pas assez de *culture*, justement.

« Après avoir obtenu ma licence de commerce, j'étais censé rentrer à Delhi et démarrer dans l'entreprise de mon père. Mais je n'ai pas eu envie de revenir. Heureusement, un ami proche de notre famille, originaire d'ici lui aussi, possédait une usine de textile à Amsterdam. Aucun rapport avec la branche de mon père et ce que je fais aujourd'hui. Mais cet ami a accepté de me prendre en stage pendant deux ans. »

Rakesh évoque son passé avec tendresse. À quelque distance de nous, sa femme tient par la main leur fils en bas âge, qu'elle fait marcher sur les allées pavées de marbre.

« Et puis mon père est venu à Amsterdam m'entretenir de mon retour en Inde. J'étais très heureux aux Pays-Bas, mais il m'a plus ou moins convaincu de revenir. Hum, à vrai dire, pas *plus ou moins*. C'est à ce moment-là que j'ai vraiment découvert le secteur de l'automobile. Je me suis dit : "Je n'y connais rien, au secteur de l'automobile." Et j'ai pensé que le meilleur moyen d'apprendre serait de fabriquer le produit... de mes propres mains. C'est ce que j'ai fait pendant seize mois. J'ai été ouvrier à la chaîne, merde. Parce que je l'ai voulu :

personne d'autre n'a pris la décision à ma place. C'était la seule façon d'apprendre.

« Sur les seize mois, j'en ai passé neuf au Japon. Dans un endroit qui s'appelle Hamamatsu, à environ une heure et demie de Tokyo : le QG de Suzuki. Je te le dis, ça a été mon... Ce que j'ai appris alors, je n'aurais jamais pu l'apprendre sans... Ouais, aujourd'hui, assis, là, si je n'avais pas fait ça, je ne serais pas qui je suis. C'était dingue, mec... Je me levais à cinq heures du mat, ma chambre était tellement petite qu'on ne pouvait pas y déplier une planche à repasser... Les Japs, tu sais, côté discipline, ils sont hyper stricts.

« L'entreprise pour laquelle je travaillais venait de s'associer à mon père. Nous avons eu une merveilleuse relation parce que, dès mon arrivée... D'ordinaire, les Japs sont très réservés... Le président m'a adopté comme un fils. On m'a attribué un bureau à côté du sien. Ils travaillaient tous dans des espaces ouverts : pas de box. Leur entreprise pesait trois cents millions de dollars, à l'époque... C'était dans les années quatre-vingt-dix. Cela dit, mon bureau ne me servait que le soir, quand j'écrivais mes rapports. Je passais toute la journée à l'atelier, à la réserve et ainsi de suite... »

La famille de Rakesh était dans la joaillerie, dans l'Inde du Nord-Est, depuis cent vingt ans. Il est issu d'une communauté de négociants pour lesquels les affaires sont bien plus qu'un gagne-pain : c'est une éthique, un mode de vie, une identité sociale. Ses ancêtres marchands étaient liés à des réseaux qui, en plus du sous-continent indien, couvraient la route de l'Arabie et de l'Afrique de l'Ouest, et, de l'est, rejoignaient la Chine. Ces réseaux commerciaux reposaient sur des pratiques singulières, conçues pour pallier les possibles brèches de confiance dues à la fois au fait qu'ils impliquaient quantité de communautés,

religions et langues différentes, et à la nature même du négoce de la joaillerie. En raison de la très haute valeur de la marchandise, à chaque maillon de la chaîne d'approvisionnement se posait la question du crédit que l'on accepterait de faire au partenaire : la plupart du temps, les marchands ne pouvaient pas payer rubis sur l'ongle les marchandises reçues. Tout le système transnational dépendait donc de la confiance accordée par les négociants qui confiaient des marchandises d'une grande valeur avec comme seule garantie la promesse d'un paiement à venir. Le problème était évident : comment être certain que le marchand à qui on accordait un tel crédit ne manquerait pas à sa parole ?

Bien entendu, des peines sanctionnaient les défaillants : toute la communauté marchande coopérait afin de s'assurer que les contrevenants paient pour toute violation du code – ou, du moins, qu'ils ne puissent plus jamais exercer. Les marchands investissaient beaucoup dans leur réputation, ce qui se traduisait directement en opportunités commerciales. Ils menaient grand train, dans le but de faire savoir que leurs finances étaient saines. Ils multipliaient les dons aux mosquées, aux temples, distribuaient des aumônes aux pauvres, employaient des poètes qui louaient leur fortune et leur intégrité, et ils poussaient les hauts cris en cas d'atteinte à leur honneur au cours des négociations – « Comment, *moi* ? Vous penseriez ça de *moi* ? Vous m'offensez ! »

Toutefois, surtout, ils recherchaient des moyens de transformer des relations purement commerciales en d'autres formes d'interdépendance, afin de rendre la tricherie difficile, voire impossible. Ils s'attachaient leurs partenaires par le biais de présents, de faveurs, d'une hospitalité sans faille – et jusque par le biais de mariages entre leurs familles respectives. Ils

étendaient à leurs partenaires une sorte d'intimité qu'ils exprimaient dans la langue de l'amitié, voire de la fraternité : des sentiments profonds et précieux qui se perpétuaient, à moins d'un problème dans les relations professionnelles. Leur existence était concentrée sur la vie des affaires : la maisonnée et la famille étaient là pour les favoriser, les bonifier (et pour procurer des partenaires et héritiers dignes de confiance) ; la quête d'amitiés et de vie sociale n'était jamais entièrement dissociée du projet qui consistait à cimenter les relations nécessaires au bon commerce.

Ce genre d'éthique a évolué, mais n'a pas disparu chez les familles d'entrepreneurs de Delhi. Il est frappant de voir combien elles se sont inspirées des corporations japonaises qui jouèrent un si grand rôle dans le développement de l'industrie indienne au cours des années quatre-vingt – car ces dernières avaient beau être énormes, elles fonctionnaient suivant des principes modestes d'hospitalité et de loyauté, qualités que les hommes d'affaires de Delhi pouvaient comprendre et respecter. À l'opposé, les corporations américaines paraissaient, malgré toute l'évidence de leur dynamisme, déplaisamment lointaines et parcimonieuses dans les relations privées. Si, aujourd'hui, le monde des affaires peut apparaître comme un déconcertant réseau de népotisme et de contacts personnels, c'est en partie un legs de traditions jadis augustes d'un commerce transnational qui, quoiqu'elles aient été éclipsées par la corporation supposée universelle, donnent encore à Delhi le *la* de la culture des affaires.

« Mon père a délaissé la joaillerie pour diriger avec succès une entreprise de textiles avec son frère jusqu'en 1993. Cette année-là, ils se sont séparés d'un commun accord : "Tu as un fils, j'ai un fils : empruntons chacun notre chemin, distinct

de l'autre." C'est très correct, non, Rana ? Mon père a donc fondé une nouvelle affaire de fabrication de systèmes d'assise pour automobiles. Plus tard, il s'est lancé dans la conception de rétroviseurs. Et, en 1999, il a lancé la division plastique, au moment où j'ai fait mon apprentissage au Japon. Il m'a confié l'entière responsabilité de l'organisation de cette division, en plus de la division ciels de toits.

– Vous avez dit "ciels de toits" ?

– Le plafond de l'habitacle. Comme du tissu, mais ce n'est pas du tissu. C'est un matériau composite à haute densité... du polyuréthane, pas tissé, tout un tas de composants... mis en forme, moulé, puis découpé avec une machine de découpe à jet d'eau, et enfin, il y a le finissage. Ce n'est pas un processus simple.

« Le grand tournant a eu lieu en 2005. Avant, nous n'avions qu'un seul client... Maruti Suzuki... Nous étudions différentes stratégies qui nous permettraient de nous développer. Nous avons eu l'occasion d'acquérir une entreprise de composants métalliques, l'une des coentreprises de Suzuki. Il faut savoir que, lorsque Suzuki a débarqué en Inde, il n'existait pas de chaîne logistique et ils ont donc dû la développer eux-mêmes. Pour ça, il a fallu motiver les gens d'ici. Les Japs ont donc créé des coentreprises. L'une d'elles était celle de mon père. Et l'entreprise que nous avons acquise, qui fabriquait des réservoirs à essence, des pots d'échappement, des suspensions, des essieux, en était une autre. Cette acquisition a élargi notre clientèle. Aujourd'hui, nous fournissons cinq ou six grandes marques automobiles. »

Entre-temps, la nuit est tombée et, par les baies vitrées de la villa, on distingue l'intérieur embrasé de lumières. Rakesh désigne son père, qui traverse le salon : un homme puissant, encore dans la fleur de l'âge. Trois générations vivent sous le

même toit : les familles d'entrepreneurs de Delhi sont respectueuses des traditions.

« À l'heure actuelle, notre entreprise pèse 2 600 crores et sache, Rana, que j'ai l'intention de doubler ce chiffre dans les quatre années à venir. Ce qui nous portera à plus d'un milliard de dollars. Tu comprends ce que ça signifie ? Il nous a fallu seize ans pour parvenir où nous sommes, et je vais nous faire connaître la même progression en seulement quatre ans. Une partie viendra d'acquisitions stratégiques et le reste de la croissance organique... Tout est prévu dans mon plan à moyen terme.

« Mon objectif, à l'horizon de deux ans, c'est que 30 % de nos revenus proviennent de l'étranger. Pour l'instant, ils représentent seulement 5 %. La croissance en Inde est telle qu'on n'a pas besoin d'aller voir ailleurs. Et nous consolidons encore notre base en prévision du moment où nous serons mondialisés. Ce n'est pas facile de se mondialiser. Tous les jours, on me fait miroiter des possibilités d'acquisitions mais, tu comprends, saisir ces opportunités-là, ce serait céder à la facilité... parce que, ensuite, on serait dans la mouise. Nous accepterons quand nous serons prêts... Nous nous préparons à faire des acquisitions au Moyen-Orient et en Europe, mais seulement lorsque nous serons sûrs que ça aura un sens.

– À qui appartient votre entreprise ?

– Au fil du temps, elle a été complètement professionnalisée. Nous avons un conseil d'administration, un conseil de surveillance et tout le toutim. Mais, pour ce qui est de qui possède quoi, Rana, c'est net. La division métaux, c'est moi, je la possède à 100 %. La division intérieure est à mon père. D'ici deux ans, l'idée, c'est que toute la division intérieure passe sous mon contrôle. Mais j'ai été très clair avec lui : je ne

veux aucune ambiguïté, pas de confusion. Personne ne se mêle de mon secteur. Mis à part cela, il peut faire ce qui lui plaît. »

Un homme traîne autour de la piscine. Rakesh me le présente : c'est son beau-frère – souliers pointus dernier cri, chemise cintrée enfilée de frais et amoncellement de dorures. De toute évidence, il a envie de rôder par là. Son eau de toilette l'emporte sur le parfum des fleurs du soir. Par la baie vitrée, je vois des domestiques en uniforme dresser la longue table blanche. Douze couverts. D'autres convives sont arrivés : ils prennent l'apéritif à l'intérieur. J'ai l'impression d'assister à un rituel quotidien : quelque chose me dit qu'ils sont nombreux à terminer régulièrement leur journée ici.

« L'Inde a ça de bien que nos bases sont solides. Ce qui nous plombe, ce sont les infrastructures et l'éducation. Sans nos gouvernants, nos enfants recevraient une éducation correcte et on construirait des routes. Et la corruption ! Tu as déjà eu affaire aux inspecteurs de la pollution ? Ils s'y entendent pour nous rançonner. J'ai dix-neuf unités de fabrication. Même si chacune d'elles est 100 % conforme aux régulations environnementales, ils trouvent le moyen de nous baiser. C'est grave. Ils peuvent boucler une entreprise et alors on est mort.

« Parce que je dois livrer mes clients à toute heure du jour et de la nuit. Non stop. Je n'ai que trois ou quatre heures de stock d'avance. Rana, tu sais pour combien de voitures, en moyenne, je fournis des pièces ? Donne un chiffre. Un chiffre délirant. Par jour... D'accord, je vais te le dire. Cinq mille cinq cents. Tu imagines la chaîne logistique, l'indice de rentabilité, le flux de matière... ? Le secteur de l'automobile, ça t'apprend à travailler à un niveau de précision incroyable. Impossible de déconner avec des pièces défectueuses... parce

que les automobilistes peuvent se tuer. Il faut être précis. Je ne peux pas dire à mes clients que je remplis 99,9 % du cahier des charges. Si des pièces défectueuses sont lâchées dans la nature et qu'il faut retirer de la circulation tous les modèles concernés, tout mon groupe plongera.

– Comment avez-vous appris tout ça ?

– J'ai presque tout appris chez Suzuki. À mes yeux, c'est la meilleure entreprise du monde. Sans l'ombre d'un doute. Leur fonctionnement, leurs méthodes, leur personnel. L'approche collaborative de la gestion de leur chaîne logistique. Chez eux, ce n'est pas : "T'as merdé, alors démerde-toi." Si tu merdes, mais si tu veux vraiment apprendre, si tu as vraiment cet état d'esprit où tu reconnais ton erreur et tu restes ouvert à tout, ils te disent : "On vous apprendra et on sera à votre côté pour la vie entière." Voilà le genre d'approche, là-bas. C'est ça, l'approche japonaise. »

Rakesh garde un œil sur ses amis, qui ont continué d'affluer – plusieurs sont déjà venus demander « Ça va ? » Régulièrement, son personnel vient le consulter sur tel ou tel point d'intendance ; après chaque interruption, il reprend sa phrase là où il l'a interrompue. Je l'imagine très efficace au boulot, passant vite d'une tâche à l'autre sans se déconcentrer.

Mais il doit enfin rejoindre ses invités. Nous nous levons. Sa villa ressemble à un théâtre du réel. À travers les vitres : une scène éclairée, des personnages vêtus de toute une palette de costumes. À une extrémité, ses amis sont enfoncés dans des canapés moelleux, chaussures italiennes animées d'un petit tressautement au bout de leur jambe appuyée sur l'autre genou ; à l'autre extrémité, un domestique en uniforme blanc parsème de fleurs fraîches l'eau de la fontaine en marbre. Au-dessus de sa tête, d'énormes lustres en verre de Murano bleu.

« Je mène deux vies parallèles, explique Rakesh, contemplant le spectacle. D'un côté, je suis dans le secteur automobile, et de l'autre dans l'immobilier. Le jour, je revêts un uniforme, merde. Je pratique la politique de la porte ouverte : tu imagines ce que ça signifie dans un business à 2 600 crores ? Mais tout ce que tu vois ici, c'est seulement la richesse générée par le pan immobilier de mes activités. Pas du secteur automobile. Il y a longtemps que nous investissons dans l'immobilier. Partie héritage, partie des investissements très futés que mon père a faits au fil des ans et qui ont... crevé le plafond. Ouais, deux vies. Je ne les mélange absolument pas. »

Il est fier de sa villa, dont il veut me montrer certains points forts avant mon départ. Elle est de toute évidence inspirée de séjours dans des hôtels cinq étoiles. Elle dispose d'une salle de massage et d'une *pièce de relaxation d'après-massage*, d'un salon de beauté, d'un restaurant de teppanyaki.

Il marche vite, pointant des détails par-ci par-là : « Je savais depuis le début que je voulais de l'eau près de la table : d'où cette fontaine... » Les menues imperfections le hantent. Il mentionne l'architecte, avec qui les choses ont mal tourné – apparemment parce que ce dernier osait avoir ses propres idées : « Parfois, tout ce qu'on attend des gens, c'est qu'ils comprennent ce qu'on a dans la tête et sachent le traduire dans la réalité. » Au cas où je sous-estimerais sa vision, il se hâte de préciser que ce que je vois de sa villa n'en est pas la version définitive. Il manque encore le système de ventilation du fumoir. Et le spa n'est pas terminé.

L'un des hommes assis à l'intérieur se lève d'un bond en voyant Rakesh. Ils se serrent la main.

« Rana, je te présente mon artiste, me dit le maître de maison. Il me casse les pieds, mais c'est un bon bougre. »

L'« artiste » est venu présenter à Rakesh l'épreuve d'un carton d'invitation. Rakesh me le montre à son tour : une carte grand format et comme matelassée est couverte d'entrelacs argentés.

« C'est pour ma grande soirée. J'en organise une tous les ans.

– Ici ?

– Chez moi ? Sûrement pas. Ils saccageraient tout. Elle a lieu dans une autre farmhouse qu'on a de l'autre côté de la rue. Ça va être complètement ouf. »

Rakesh est excité par cette discussion sur ses fameuses soirées, il a bu deux verres de vin et, quand il me raccompagne jusqu'à la sortie, il a en tête des idées libidineuses. Il cherche quelque chose sur son portable, qu'il me tend. Il a fait apparaître une photographie sur l'écran.

« Quand j'étais à Londres, je ressemblais à ça. Vise les lentilles de contact bleues. Et ces cheveux ? »

C'est une photo farouchement sensuelle, d'il y a une quinzaine d'années. Lorsque je lui rends son portable, il contemple l'écran d'un air nostalgique.

« Aujourd'hui... ouais... je suis marié, merde, je suis tout le temps en déplacement, je mange trop... et ma vie est stressante. Trop de pression. Je pense toujours le pire de moi et de mon affaire. On pourrait croire que nous avons déjà énormément accompli... mais je vois beaucoup plus grand. Je n'arrive pas à me détendre, mec... c'est ça, mon foutu problème. La plupart du temps, je travaille douze ou treize heures par jour, six jours par semaine. Je ne me détends que quand on me fait un massage. Parfois, je pars en week-end, mais je n'arrive pas à lâcher prise, même sur la plage. »

Nous parvenons à la porte d'entrée. Si ma collision de tout à l'heure a laissé des traces sur la vitre, elles ont été prestement nettoyées.

« En fin de compte, Rana, tout ce qui importe, c'est les valeurs. À l'heure actuelle, les parents n'ont pas de temps à accorder à leurs enfants, alors ils les pourrissent de fric. Les gamins n'ont plus de système de valeurs. Ils dépensent des fortunes pour des conneries et ça ne les mène nulle part. Ils ne connaissent rien d'autre que le fric. Mais le fric ne fait pas de toi quelqu'un de bien. Il signifie simplement que Dieu a été plus généreux avec toi qu'avec d'autres.

« Tout le monde travaille dur. *Tout le monde...* Le gars sur son char à bœufs... ? Il travaille dur. Alors pourquoi je suis ici et lui là-bas ? C'est Dieu qui l'a voulu. Il faut respecter sa volonté. Tu es l'élu. Dieu a été généreux avec toi... Mais si tu ne partages pas cette fortune, à quoi elle sert ? J'aime mes parents, j'aime ma famille. Je ferais n'importe quoi pour eux. Je ferais n'importe quoi pour Mickey. S'il venait me dire "Quitte cette baraque, je la veux", je le ferais pour lui. »

Mickey est l'homme qui nous a mis en contact : l'un des grands magnats de l'immobilier à Delhi, plus jeune, plus riche que Rakesh. Je demande à celui-ci comment ils se sont rencontrés.

« Eh bien... je rentrais du Japon. En plus des sièges auto, nous en fabriquions aussi pour des salles de conférences, de spectacle... d'accord ? Multitextures et tout le toutim. À l'époque, Mickey construisait son premier centre commercial, et c'est nous qui avons fourni les sièges du cinéma, alors je suis allé à leurs bureaux pour y rencontrer des types de sa boîte. Je redescendais l'escalier quand il montait : il m'a demandé qui j'étais et, pendant trente secondes dans l'escalier, il y a eu cette chimie extraordinaire entre nous. Je lui ai envoyé une invitation pour ma soirée de cette année-là ; mes gars de la sécurité, ces crétins, ont oublié d'enregistrer son nom et ils l'ont refoulé à l'entrée. Eh bien, il n'a pas bronché. La classe,

l'humilité de ce type, mec... ! L'année suivante, je l'ai encore invité. C'est cette soirée-là qui a vraiment scellé notre amitié. On s'est rapprochés, ce soir-là, c'était incroyable, et c'est comme ça depuis. »

Nous nous retrouvons dehors, dans la nuit. Rakesh continue : « Mais le fait est que, dans ce monde de méchants, il arrive qu'on soit *trop* gentil avec les autres. Et ils te prennent pour une poire. Moi, je suis un gentil. Je ne suis pas un requin, franchement, je ne suis pas un requin. C'est sans doute mon défaut. Je devrais être un requin. »

En guise d'explication, il conclut : « On entre dans ce monde à poil, et on le quitte à poil. »

Je traverse le parking, où sont désormais alignés les bolides des amis de Rakesh. La lune brille. Je monte dans ma voiture, je descends l'allée, les agents de sécurité jouent aux séma-phores. Je dépasse les imposants générateurs qui alimentent la propriété en électricité. La loge du gardien. Enfin, la grille s'ouvre et je regagne la rue. Je longe les artères désertes du voisinage, encadrées par les hauts murs qui serpentent entre les farmhouses, et je rejoins le grondement de l'avenue. Je prends la direction du centre-ville.

À Delhi, c'est de la rue que l'on se forge son image de *toute la ville*. Laquelle est hiérarchisée, soumise à la ségrégation, aux allégeances claniques ; dans n'importe quelle strate de la société, rares sont ceux qui souhaitent voir tomber les barrières sociales. Delhi ne possède pas d'espaces véritablement démocratiques. La terminologie des adresses résidentielles y est surprenante (une grande partie de celles-ci remontent à l'époque où la ville était un centre administratif britannique, avec toute la paranoïa sociale et sécuritaire qui y était associée) ; elle

en dit long sur ce que les habitants de cette ville attendent de leur chez-soi : ils vivent dans des *housing societies* (sociétés coopératives) et des *estates* (domaines) regroupés dans des *blocks* (quartiers), sous-divisions elles-mêmes de *sectors*, d'*enclaves* et de *colonies*. Dans les quartiers aisés, des grilles et des gardes empêchent tout franchissement non autorisé de la ligne de démarcation. La vie mondaine n'est pas différente. Delhi n'est pas comme Mumbai, dont les habitants engagent volontiers la conversation avec des inconnus dans un bar ou un restaurant ; ici, il faut avoir été présenté. On veut savoir qui vous êtes avant de vous laisser approcher, raison pour laquelle décliner une adresse et un carnet d'adresses prestigieux fait partie intégrante des conversations mondaines : il faut valoriser ses contacts et ses allégeances si l'on veut aspirer à une quelconque existence mondaine. Au sommet de la pyramide, les lieux en vogue satisfont au désir de ségrégation en pratiquant la politique du prix élevé, ce qui explique pourquoi on peut voir des fêtards faire la queue devant des boîtes de nuit par ailleurs banales pour payer un droit d'entrée exorbitant de 20 000 roupies (275 €).

Même le sinueux métro de Delhi ne parvient pas à réunir toute la population : il a beau transporter 2,3 millions de passagers par jour, il est ignoré à la fois par les strates les plus pauvres et les plus fortunées de la société. C'est donc dans les artères encombrées, klaxonnantes et enfumées comme celle sur laquelle je suis en train de rouler (comme tout le monde, plus ou moins à la même allure) que les résidents de Delhi peuvent espérer avoir leur révélation urbaine : la cité entière, parée.

La première chose qu'on remarque est sans doute le peu de place accordée aux piétons. On compare parfois Delhi à Los Angeles en raison des grands axes qui depuis une quinzaine

d'années la traversent en excluant tout mouvement non automobile. Se déplacer à pied peut se révéler une formidable gageure. Les nouveaux arrivants issus de la classe moyenne et venus d'autres villes indiennes essaient parfois de marcher dans la capitale mais, avant même que des autochtones, les prenant en pitié, se précipitent sur eux afin de les informer que c'est inconvenant pour des gens de leur rang, ils découvrent par eux-mêmes que les trottoirs de Delhi, quand il y en a, relèvent du canular. S'étant engagés sur l'une de ces choses bancales, ils l'ont vite vue connaître une fin subite ; persistant néanmoins dans leur périple, ils se sont retrouvés à escalader de gros tas de gravats, lançant des briques devant eux pour enjamber des mares d'eau stagnante, puis à traverser « à bride abattue une huit-voies ». Inutile de préciser qu'ils prennent vite la décision d'acheter une voiture. C'est d'ailleurs pourquoi Delhi participe dans un pourcentage tellement disproportionné au boom des ventes d'automobiles en Inde – ces ventes qui favorisent les ambitieux plans de croissance de Rakesh. Dans le goulet de Mumbai, dont la topographie tout en longueur est bien desservie par plusieurs lignes ferroviaires, l'automobile se révèle de moins en moins rentable ; au contraire, à Delhi, avec ses larges avenues radiales, rien de tel que d'avoir son propre véhicule, ce qui explique pourquoi la capitale, dont le parc automobile ne dépassait pas les quatre chiffres en 1980, s'enlise, immobilisée par le poids de sa multiplication.

La classe moyenne voit donc la capitale à travers les fenêtres de sa voiture. Si un peintre souhaitait représenter ce point de vue, comme, par exemple, tant de peintres du XIX^e siècle ont représenté Paris du point de vue de ses nouveaux boulevards cosmopolites, il ne la montrerait pas fluide et intimiste. Il ne

s'étendrait pas, comme les impressionnistes, sur des détails vestimentaires, sur un geste, sur un rendu tout en douceur de la lumière d'un café rasant les visages des piétons, il ne capturerait pas les interactions à peine perceptibles entre inconnus dans un lieu public. Non, il donnerait à voir une succession stroboscopique d'instantanés sans lien les uns avec les autres : des exemplaires de *Vogue* et de *Autocar* apparaissant soudain sur le pare-brise, brandis par un vendeur de rue qui slalome rapidement entre les véhicules immobilisés à un feu ; les cheveux dans le vent d'une femme et de son enfant sur une moto conduite à toute vitesse par le mari ; l'œil luisant d'un chien errant accroché un instant par les phares ; les reflets des lumières sur les cuivres d'une fanfare qui accompagne un mariage (le tourbillon de la procession des invités qui dansent, le blanc surnaturel du cheval du jeune marié) ; le rouge à lèvres d'un eunuque, travesti pressant son visage contre la vitre ; la bosse d'une forme humaine enveloppée dans une couverture sur l'îlot au milieu de la voie rapide ; un visage dans une autre voiture momentanément zébré d'ombre et de lumière lorsque les phares, tournant, éblouissent le rétroviseur – et une pléiade d'autres impressions de créatures animales et humaines, floues, à l'identité difficilement saisissable.

Tel est, au volant, mon champ de vision. Les phares slaloment tous azimuts, pleins phares aveuglants, tous, tandis que, dans l'ombre rétinienne, fusent des corps restés dans le noir, presque indiscernables dans la nuit. Et un concert continu de klaxons : car la circulation n'est pas un flot qui vous emporte, mais une jungle dans laquelle il faut tailler. Les automobilistes se comportent comme si le monde entier était contre eux et, de fait, c'est exactement ça : si l'on ne saisit pas sa chance, si l'on ne remplit pas le moindre espace libre en usant de toute la vitesse

et de la masse de son véhicule, c'est un autre qui le fera. Ainsi, à ce feu rouge, tout le monde surveille tout le monde pour s'assurer que personne n'ose lui chiper son dérisoire avantage.

Bien sûr, certaines voitures foncent carrément dans le carrefour, droit dans le flot inverse : ce sont les conducteurs soucieux d'affirmer leur mépris des contraintes plébéiennes représentées par les feux de circulation. Les voitures restées sur place progressent, concentrées, centimètre par centimètre, annexant tout interstice susceptible d'être conquis, si infime soit-il, tentant d'empêcher les voisines de les doubler au moment où le feu passera au vert. La meute joue des coudes et peu à peu grignote le carrefour.

Attendre au feu n'est pas perdre son temps. Au contraire. C'est le cessez-le-feu qui révèle l'angoisse du champ de bataille. Les automobilistes sont tenaillés par l'appréhension. Ils allument une cigarette, lancent des jurons, tapotent leur volant, klaxonnent d'impuissance. L'attente est aussi intense qu'insupportable.

Enfin, le feu vire au vert. Et c'est à ce moment-là que les moteurs des voitures en première ligne (cabrées, tendues, irrépressibles) calent.

Derrière elles s'élève un concert de klaxons gémissants et furibonds (*c'est passé au vert, la promesse qui nous a été faite n'est pas honorée, c'est horrible, on sait depuis l'aube des temps que le monde n'est qu'une entourloupe...*) jusqu'à ce que les points morts redémarrent, et que l'essaim avance.

Drôle de phénomène, le trac.

Un jour, j'ai eu pour passer un psychologue israélien qui fut très perturbé par ce spectacle. « Nous avons subi l'Holocauste, déclara-t-il. Mais nous ne nous comportons pas de cette façon. Nous avons su tirer un trait. Ce que je vois ici, c'est

un comportement d'esclaves. Ces gens sont en mode survie. Pourquoi ont-ils si peur de ne pas obtenir ce qu'ils désirent ? »

Dans les autres villes indiennes, on ne conduit pas comme ça, à ce point. À Delhi, dans l'ensemble, on suppose que le monde est programmé pour tout vous refuser (c'est beaucoup moins vrai, dirons-nous, par exemple, à Bangalore ou à Mumbai) : mener une vie convenable exigera d'y consacrer une énergie faramineuse, et de contourner la loi. Chacun, et je ne fais pas exception à la règle, a recours aux pots-de-vin et à ses contacts pour obtenir ce qu'il veut : un visa, un permis de conduire, son nom sur une liste d'invités, le règlement rapide d'un différend juridique, une place pour un enfant à l'école. Si cette ville paraît être obsédée par la question du statut des uns et des autres, c'est pour une bonne raison : le pouvoir, la richesse et les réseaux sont garants d'une vie incommensurablement plus aisée et confortable. Les directeurs d'écoles et d'hôpitaux passent une bonne partie de leur temps, non pas à diriger leur établissement, mais à s'occuper du défilé de VIP et de leurs parasites qui les harcèlent pour obtenir un traitement de faveur, pour qu'ils les fassent passer avant les autres – d'où le même genre de dysfonctionnement dans ces établissements qu'ici sur le bitume. Personne ne veut être un anonyme fondu dans la masse, dont les affaires n'avancent jamais. On pourrait croire qu'un lieu d'inégalités criantes comme la capitale indienne engendrerait des velléités de démocratie. Ce n'est pas le cas : les fantasmes de Delhi sont féodaux. Ceux qui ne jouissent que d'un pouvoir infime respectent les privilèges de ceux qui en ont infiniment plus : espérant sans doute qu'eux-mêmes pourront, un jour, de la même façon, être exemptés des lois et des coutumes. Regardez les publicités autour de nous, leur mixture incohérente d'élitisme

et de culture de masse : ce produit à portée de main vous transformera en quelqu'un qui ne s'arrête jamais aux barrières qui retiennent tous les autres.

Les privilèges règnent de même sur la chaussée. La course aux opportunités routières n'est pas égalitaire. S'il est sans doute difficile d'évaluer avec certitude le statut de ceux qui se cachent derrière leurs vitres teintées, dans cette nouvelle ère qui a remplacé les anciens statuts, plus indéchiffrables, par l'unique fourre-tout du *prix*, l'avantage va, tout bonnement, aux voitures les plus onéreuses. Les Mercedes intiment aux plébésiennes Maruti de les laisser fendre la mêlée, et les Maruti se poussent docilement de côté. L'isolation des limousines BMW est tellement parfaite que leurs passagers n'entendent même pas le klaxon intraitable avec lequel leur chauffeur disperse tout obstacle sur leur chemin. Des Hummer tout-terrain jaune canari passent par-dessus les bordures de séparation, s'extrayant d'un bouchon pour aller foncer sur le couloir des bus vide, dépassant les masses en toute illégalité – et les policiers font mine de ne rien voir : lequel d'entre eux risquerait sa vie pour contester les droits d'un gosse de riche ? Oui, il arrive, au besoin, que les privilèges de la marque soient imposés par la violence : un conducteur de Hyundai descend de sa voiture pour donner des coups de pied dans les portières d'une Maruti qui l'a obligé à lambiner derrière, alors que des jeunes dans une Mercedes prennent en chasse un conducteur de Tata qui a osé les insulter par sa fenêtre, le rattrapent et le frappent comme un gamin indiscipliné. Il est facile de comprendre pourquoi, dans l'ensemble, les habitants de Delhi conduisent des automobiles plus chères que ce qu'ils peuvent se permettre. Investir dans le meilleur moyen de transport possible rapporte des dividendes tangibles.

On imagine aisément ce qui arrive à tous les autres, les non-motorisés. Quoique féroce­ment prépondérantes, les voitures individuelles transportent moins de 20 % des utilisateurs de la chaussée. La majorité restante fait appel aux rickshaws, aux autobus et aux scooters. Et un pourcentage significatif des citadins négocie à bicyclette ou à pied le macadam encombré. Ceux-là sont pour la plupart issus des échelons les plus bas de la population, et les véhicules à moteur leur accordent peu de considération ; ce sont eux, de ce fait, qui fournissent le plus gros contingent du nombre impressionnant d'accidents corporels de la circulation à Delhi. En effet, alors que les véhicules se tamponnent constamment, la plupart du temps, ils n'avancent pas assez vite pour que leurs passagers subissent le moindre préjudice. Mais les mêmes faibles vitesses suffisent à causer de gros dommages à ceux qui exposent leur chair sans cuirasse à l'assaut de l'acier.

Or, pour d'innombrables milliers d'habitants de Delhi, les rues ne sont pas seulement des passages, elles sont aussi un logis et leur chair ne se trouve jamais loin de véhicules potentiellement dangereux.

À cette heure de la soirée, je les vois qui s'installent déjà dans leur abri pour la nuit. Ce sont les nuées de réfugiés du « développement » et du « boom immobilier », ceux qui jouissaient d'existences relativement stables jusqu'à ce qu'ils soient expulsés par la construction des nouvelles usines et des communes privées chères au boom économique indien. Ce sont les manœuvres et les pèlerins venus en ville faire ce qu'ils ont à y faire avant de repartir bientôt, et les autres, tellement démunis et déracinés qu'ils n'ont même pas pu réunir les différents éléments pour monter une tente de fortune. Ils dorment là, dans l'éclat vagabond des phares, la tête sous une couverture.

Au milieu de cette artère animée, l'îlot central (qui a la largeur, disons, de deux adultes) pourrait ne pas paraître un lit désirable. Mais la circulation de part et d'autre éloigne les chiens et autres perturbations animales. Hélas, elle n'offre aucune protection contre la chaleur, le froid ou les moustiques. Pour ceux qui ne sont pas assommés par l'alcool, la nuit sera tissée non de sommeil, mais de somnolence, car il ne leur faudra jamais baisser leur garde. Les pauvres ne sont pas à l'abri des vols. Et même la dormeuse du trottoir la plus aguerrie peut rouler sur la chaussée – sinon elle, du moins ses enfants, qui s'agitent beaucoup dans leurs cauchemars.

Les conducteurs de rickshaw dorment dans leur véhicule. Qui leur procure un semblant de protection, tout en leur créant d'autres problèmes. Le siège du rickshaw, quoique plus moelleux que le trottoir, n'a la largeur que d'un torse ; il faut donc pour dormir se contorsionner dans le véhicule de la plus étrange et gymnastique des façons. Regardez-les, ces autres dormeurs, pieds et jambes passés à travers des grilles ou pendus à des cordes attachées à un arbre.

Les masses itinérantes entreposent leurs effets personnels dans le mobilier urbain. À cette heure de la soirée, on en voit grimper, pour récupérer leur drap, sur des toitures en tôle ondulée où ils l'ont jeté le matin. Il n'est guère de creux dans un arbre, de niche dans le béton dans lesquels ne soient fourrés les vêtements et les bouteilles en plastique des sans-abri de Delhi. Des sacs en toile pendent de la moindre saillie du moindre mur. Bâches et bambous d'échafaudage, récupérés d'appentis démontés, sont attachés au sommet d'arbres, dans l'attente d'une nouvelle construction.

Le fait que, pour les centaines de milliers de sans-abri qui vivent là à la belle étoile, les surfaces extérieures de la ville

fonctionnent comme une immense chambre à coucher, salle de bains et placard compris, contribue à conférer aux rues un air délabré. Mais ces effilochages (les graffitis sur les murs dessinés par ceux qui dorment contre, le fil de récupération pendu à des clous, la couverture qu'on aère sur une barrière) sont parmi les aspects les plus pittoresques de cette rue grouillante. Car les constructions de ceux qui dirigent cette ville sont tout aussi dépenaillées, mais bien plus lugubres. Par exemple, cette rue a été élargie il y a peu : ce faisant, on a arraché les façades des rangées de bâtiments de part et d'autre, et, depuis des mois, ici, on se croirait au front. Cette impression est renforcée par le fait que la vie ne s'est pas arrêtée dans les pièces tronçonnées, ainsi que tout passant peut le voir. Même aux étages, d'où l'on pourrait aisément tomber des planchers disjoints et se rompre le cou, il y a de la lumière, des bureaux poussés contre les cloisons ; des employés s'y couvrent les oreilles pour moins entendre le bruit de la circulation et davantage leur correspondant au bout du fil. Les feuilles de calendriers aux murs claquent à chaque passage d'un camion ; aux plafonds fissurés, les pales des ventilateurs fouettent les gaz d'échappement.

Dans la rue, des arbres abattus percent les gravats comme des allumettes brûlées.

Je passe sous l'un des ponts routiers crevassés sur lesquels les voies rapides de Delhi grimpent et redescendent comme sur des montagnes russes. Ces mégalithes disséminés de-ci de-là ne donnent pas l'impression de constituer un ensemble homogène : chacun paraît afficher des principes différents de circulation, et ne ressemble en rien au suivant. Leur construction a été confiée à plusieurs entreprises ; chacune a choisi un design, des briques et des lampadaires différents, chacune a

ajouté sa touche ornementale personnelle. Quand on passe de l'un à l'autre, la chaussée s'élargit et se rétrécit de façon arbitraire, d'où cette espèce de crawl qu'impose tout déplacement en ville. Deux ponts aboutissent au même endroit, comme s'ils n'avaient pas été au courant de l'existence l'un de l'autre, jetant ainsi tout un flot lancé à vive allure dans un méli-mélo de parcours tout à coup contrariés dont on met vingt minutes à s'extraire.

Comme la majorité de l'infrastructure de Delhi, ces ponts routiers édentés ont l'air antédiluviens alors qu'on vient à peine de les construire. On a déjà du mal à se rappeler à quoi ressemblait le récent lifting de la ville (à plusieurs milliards de dollars) terminé juste à temps pour les Jeux du Commonwealth de 2010 : au milieu des principales artères, de longues portions des parapets de séparation neufs se sont écroulées sur la chaussée, tandis que les toitures tombent des stades déjà rouillés, dont les parkings fissurés sont vides. Les milliers d'arbres plantés pour arrondir les angles de tant de béton neuf ont depuis longtemps séché sur pied, comme si l'on n'avait jamais prévu qu'ils puissent survivre aux Jeux. À Delhi, le temps qui passe est malsain : il se dissout vite, liquéfie les abribus et effrite les immeubles avant même qu'ils ne soient achevés. Ce temps creuse des nids-de-poule dans un revêtement coulé le mois précédent, étalé juste assez bien pour qu'il dure jusqu'à son inauguration. Ce temps rend caduques les avenues pour lesquelles on a éventré les bidonvilles : les installations sportives dernier cri auxquelles elles menaient ont été cadennassées pour les laisser s'effondrer en silence. À Delhi, on inhale un temps où tout est vieux avant d'être neuf, où tout est toujours déjà en proie au déclin et à l'obsolescence.

Rien ne dure : tout passe sous nos yeux, et il est difficile de protéger son âme de cette tendance générale. On comprendra aisément pourquoi l'entretien immaculé de la propriété de Rakesh était tellement saisissant. Compte tenu de ce qu'est Delhi, son effet était quasiment existentiel, comme si, avec chaque gravier que les jardiniers remettaient en place, Rakesh tentait de conjurer l'impermanence des choses.

Je rentre chez moi en passant par le cœur de la Delhi britannique, aujourd'hui encore centre administratif de la ville et, de ce fait, relativement épargné par les démolitions et les reconstructions dont sont la proie tous les autres quartiers. Le dais des branchages est luxuriant et la circulation, fluide. Je suis deux éléphants qui avancent de leur pas de sénateur. De temps à autre, ils marquent une pause afin de tirer sur des branches, qu'ils mâchent d'un air méditatif sur le chemin du retour après leur journée de labeur. Les phares des voitures, à la hauteur de leurs genoux, n'éclairent que leurs pattes arquées : l'impressionnant dôme de leur dos, sur lequel est assis le cornac qui somnole, se perd dans l'obscurité.

La vision de ces bêtes m'emplit d'amour pour Delhi. Même dans la mégapole, ils continuent d'être massifs, assez pour jouer au siphon des conflits citadins, extrayant, telle la forêt tropicale, les poisons de l'air.

Juste après les éléphants traîne autre chose : un volumineux camion-citerne. Dans de nombreux quartiers de Delhi, et pas seulement les plus défavorisés, il n'y a pas de canalisations et l'on a recours à ce type de camions-citernes pour emplir les citernes domestiques, à grand prix et moyennant de gros efforts. Je n'en ai jamais vu un qui ne fuie pas à un rythme catastrophique. C'est de l'humour local, sans doute : l'eau est

si précieuse que le Water Board, l'organisme de contrôle de la distribution d'eau, en déverse la moitié sur les chaussées poussiéreuses.

Rouillé et cabossé, ce camion-là perd son trop-plein par plusieurs fuites sous son ventre. Le plus drôle, c'est que les employés ont aussi oublié de fermer le couvercle du trou d'approvisionnement au sommet, de sorte qu'une grosse flaque s'en échappe à chaque coup de frein.

Il s'arrête au feu rouge. Moi aussi.

En même temps que le feu est rouge, le feu orange clignote. À d'autres moments, le feu reste à l'orange et le vert clignote, ou bien il est rouge et vert à la fois, quand tous les feux ne passent pas à l'orange clignotant tous en même temps. On pourrait trouver festif ce vocabulaire élargi des feux de circulation, s'il n'était le fruit de l'impuissance et du pessimisme : de l'incapacité des autorités à empêcher les automobilistes nocturnes de franchir les intersections pied au plancher, quelle que soit la couleur des feux, et de se tuer, ainsi que leurs semblables. Sans doute les feux rouges traditionnels étaient-ils trop statiques, trop archaïques, pour arrêter la ruée contemporaine de vie, d'argent et d'alcool au volant. Il a donc été décidé d'introduire un système plus entraînant et original. Sans doute les feux de différentes couleurs sont-ils censés stimuler les automobilistes : sinon les amener à s'arrêter, du moins à marquer un instant d'hésitation.

À d'autres carrefours, le déclin du pouvoir des feux est soutenu par une glose : « N'AVANCEZ PAS QUAND LE FEU EST ROUGE. N'AVANCEZ QUE QUAND LE FEU EST VERT. »

Entassés sur les trottoirs, gisent les cadavres rouillés de la génération précédente de feux de circulation.

Un manchot des deux bras mendie aux fenêtres des voitures arrêtées ; de toute évidence, il ne peut saisir les pièces, alors il tire sur sa poche de pantalon à l'intention de quiconque se sent pris de générosité. Je me demande comment un homme sans bras se débrouille pour manger. Je me demande aussi comment il parvient à déboutonner son pantalon.

Le carrefour est immense et criblé de néons. Les artères sont divisées par des îlots triangulaires surélevés, couverts de dormeurs. Un imposant autocar à air conditionné passe devant mon capot, plein de retraités européens plongés dans leur guide – ou dans le sommeil, eux aussi.

Le pourtour du carrefour est criblé de panneaux publicitaires. L'un d'eux vante les avantages d'un nouveau quartier résidentiel du nom de Cape Town : images de synthèse d'appartements inondés de soleil, de BM bien garées, de jolis parterres et d'habitants riches et heureux, la peau claire, riant autour d'une piscine. Il y a encore dix ans, ce genre de projet immobilier aurait porté un nom américain. Mais, entre-temps, les consommateurs de Delhi ont acquis de l'expérience : ils se sont aperçus que la banlieue américaine était trop démocratique et ouverte, à leur goût. Pour le glamour, ils se tournent désormais vers l'Afrique du Sud, la Russie ou Dubai, où tout est plus contrôlé.

Une autre publicité vante les mérites d'un centre commercial, un (*shopping*) *mall*, comme on dit en Inde. On y voit un homme fou d'une joie consumériste face au nombre de tenues qu'il peut y essayer. Le slogan : « À bas l'ennui. Creusez l'écart. » Il me faut un moment pour comprendre le sens de l'injonction. Après avoir conduit pendant quarante minutes dans une ville très perforée, l'expression me fait immanquablement penser à des marteaux-piqueurs.

Aux gigantesques perforations qui ont ouvert la conscience de Delhi au cours de la récente période de transition. Mais je m'aperçois que la publicité concerne en fait *l'ennui*. Dans ce creuset de millionnaires de la veille et d'ambitions impériales, où des gens qui, il y a quinze ans, ne savaient pas ce qu'était un four à micro-ondes conduisent aujourd'hui des Lamborghini, la pire menace est, apparemment, *l'ennui*. Et la solution : la quantité.

Près des immenses panneaux publicitaires se trouve une décharge. Des cochons poussent du museau sacs plastique et nourriture avariée. Je scrute le panneau miteux qui surplombe la scène : « Il n'y a pas de limite à l'Excrément. » Surpris, j'y regarde à deux fois. La seconde, je lis : « Il n'y a pas de limite à l'Excellence. »

Je dois être fatigué.

Le feu change de couleur. Le camion-citerne se cabre, et une autre vague passe par-dessus bord, inondant la chaussée. Je tourne sous un énième pont routier caverneux où des fils à linge pendent, des adultes dorment et des enfants jouent avec des bâtons. Je ne suis plus très loin de chez moi.

Soudain, les voitures alentour freinent et font une embardée. Devant, la circulation s'écarte de part et d'autre d'un obstacle : un adolescent en guenilles. Je ralentis aussitôt, m'attendant à ce qu'il s'écarte à son tour. Mais il reste planté là, me dévisage, l'œil méprisant, et m'oppose la paume de sa main : il m'intime l'ordre de m'arrêter. Je freine et pile à quelques centimètres de lui. Pendant un moment, nous nous dévisageons l'un l'autre. Il a dans les seize ans, les cheveux en bataille. Autour du cou, il a amoncelé des guirlandes de pacotille ornées de représentations des divinités les plus énergiques : Kali, Durga et

Shiva. Il y en a tant que l'amoncellement, lui montant jusqu'aux oreilles, lui couvre la moitié du visage.

Au-dessus des guirlandes, un amoncellement tout aussi conséquent de cartes magnétiques d'entreprise pendues à des rubans – de ces cartes magnétiques avec une photo digitale que tant d'employés doivent porter autour du cou pour accéder à leur bureau. L'adolescent en a trente ou quarante, de ces clés des nouveaux réseaux mondialisés.

La tactique est d'un grand secours à ceux qui habitent ce coin du monde ravagé : accrochez-vous à vos anciennes divinités, mais n'ignorez pas les nouvelles.

Tandis que je le regarde, il agrippe l'une de ces cartes magnétiques et la brandit impérieusement dans ma direction : « Tu partiras quand je le dirai. » Il me fixe encore de ses yeux ardents, magnifiques. Nous nous dévisageons ainsi pendant un moment indéfinissable : il soutient mon regard jusqu'à ce qu'il soit certain que j'ai accepté son autorité. Puis il s'éloigne à pas lents au milieu des files véloces de la circulation. Je l'observe disparaître, relâche le frein, et reprends ma route.

Des villes indiennes, on dit que Calcutta, l'ex-capitale britannique, a possédé le XIX^e siècle, Bombay, centre du cinéma et des corporations, le XX^e, et qu'à Delhi, siège de la politique, revient le XXI^e siècle.

Avant 1911, date à laquelle les Britanniques établirent leur gouvernement à Delhi, la capitale de l'Inde était Calcutta, dans l'État du Bengale, tout à l'est du pays. Des décennies d'interaction avec le personnel impérial y avaient créé une bourgeoisie anglicisée, qui fournit au Raj britannique quantité de bureaucrates et d'experts. L'un d'eux était mon grand-père du côté paternel, comptable au service d'entreprises britanniques dans toute l'Inde du Nord.

Jusqu'à la partition de 1947, qui divisa le territoire britannique à l'ouest et à l'est en deux nouveaux États, le Pakistan oriental et le Pakistan occidental, mon grand-père fut chef comptable de la Commercial Union Assurance à Lahore, où remontent les plus anciens souvenirs de mon père. Des souvenirs plaisants : la famille était aisée, la ville toute de relations harmonieuses. Mon père se souvient avec affection de l'énergique mélange d'hindous, de musulmans et de sikhs à son école, de son affable directeur musulman. Mais, au cours de sa

dixième année, il devint clair que les machinations politiques mettraient cette paix à mal. Plus la Partition approchait, plus le commissaire de police de Lahore, Allauddin Khan, qui jouait au bridge avec mon grand-père, s'inquiétait pour la sécurité de son ami hindou : il envoya sa voiture pour que la famille rejoigne la gare sans encombre ; il délégua des gardes pour les accompagner jusqu'à Amritsar, de l'autre côté de l'imminente scission. Allauddin Khan leur sauva probablement la vie : au cours des violences qui s'ensuivirent, le bâtiment dans lequel la famille avait vécu fut incendié et le propriétaire hindou, massacré, ainsi que tous les siens.

La famille de mon père retourna au Bengale, où se déroulait l'autre pan, oriental, de la Partition. Mon père se retrouva de l'autre côté du manche, pour ainsi dire. Il se souvient encore du spectacle surréaliste des cadavres de musulmans massacrés, alignés tels des trophées dans les rues de Calcutta.

Un ressort semble avoir cédé chez mon grand-père après ces émeutes. Il devint lunatique, se retira en lui-même. Il réussit à trouver un autre poste bien payé, mais démissionna pour une question de principe. Du jour au lendemain, sa famille de neuf enfants se retrouva privée de revenus. On leur coupa l'électricité. Ils n'avaient plus de quoi acheter de la nourriture ou des bougies. Mon grand-père emprunta de l'argent à des usuriers pour payer les factures ; quand ceux-ci envoyèrent des malfrats réclamer son dû, c'est mon père qui, alors âgé de treize ans, dut parlementer avec eux dans la rue ; mon grand-père, qui ne voulait pas être mêlé à l'affaire, s'enferma dans une pièce, lisant des romans d'espionnage anglais et fumant cigarette sur cigarette.

Amis et parents les rejetèrent. Mon père fit du porte-à-porte, vendit de l'huile pour éviter à sa famille de mourir de faim.

Il s'adressa, d'abord, aux personnes de sa connaissance. Un jour, il frappa à la porte d'une tante qui, le voyant si maigre, lui servit à déjeuner. Il emmena ensuite sa marchandise chez une autre tante, qui, à son tour, proposa de le nourrir. Comme il ignorait quand viendrait son prochain repas, il accepta. Il se trouvait à table lorsque la première tante vint rendre visite à la seconde et le vit se goinfrer derechef. Racontant l'histoire soixante ans plus tard, mon père tremble encore de l'humiliation qu'il avait ressentie d'avoir été surpris en proie à un tel désespoir.

Les choses s'arrangèrent. Mon grand-père retrouva enfin un travail, comme chef comptable d'une entreprise britannique de tracteurs. Mais le poste exigeait qu'il déménage à Delhi, où se rendit donc toute la famille, qui s'installa dans le quartier de Karol Bagh. Ce quartier, un ancien jardin moghol comme son nom l'indique (*bagh* désigne un jardin, un parc), avait été créé au début du ^{xx}e siècle par des communautés expulsées de leurs villages rasés pour faire place à la cité britannique et, plus tard encore, et en bien plus grand nombre, par des réfugiés de la Partition. N'empêche, dans les années cinquante, l'endroit était encore verdoyant : mon père se rappelle les parcs et les rues paisibles qu'il empruntait pour se rendre, à pied, à son école. « Delhi était belle, raconte-t-il. J'empruntais une bicyclette et parcourais toute la ville, fonçant dans ses rues immenses et désertes. »

À une époque où l'idéal de tout bourgeois indien était de garder le même poste toute sa vie, mon grand-père ne conserva le sien qu'un an. Il jalousait son supérieur écossais, un certain monsieur McPherson, et décida de se plaindre de lui au directeur général, en poste à Calcutta. Profitant de sa position de chef comptable, il fit pression sur le trésorier, le

força à piocher dans la cagnotte de l'entreprise de quoi s'acheter un billet de première classe, et partit réclamer satisfaction à Calcutta. OÙ on le vira sur l'heure.

Mon grand-père était anglophile. Sa devise en matière d'éducation était : « Ils doivent savoir parler anglais. » Il exigeait qu'on parle anglais à table. Lors de ses déplacements, de son écriture élégante et méticuleuse, il écrivait à ses enfants des cartes en anglais. Mais, après son déracinement de Lahore, sa position dans diverses entreprises britanniques semble lui avoir pesé plus qu'il n'était supportable : au grand dam de ses proches, il s'insurgeait régulièrement contre des humiliations réelles ou imaginées. Sombrant de nouveau dans la misère, la famille retourna à Calcutta. Mon grand-père enchaîna les postes. Un patron anglais lui interdit de fumer au bureau ? Il y vit un affront raciste et démissionna sur l'heure.

Ma grand-mère, qui était issue d'une famille aisée, flirta avec la folie suite à ces années de peur, de faim, d'humiliations, à voir ses enfants qui devaient étudier dans la cage d'escalier, où la lumière ne restait allumée que grâce à la compassion d'un gardien sikh. Elle ne cessait de parler de Lahore, désormais au Pakistan, Lahore où la vie avait été clémente, Lahore où ils avaient été heureux.

C'est dans ce contexte que mon père décida de restaurer l'honneur de la famille. L'Allemagne offrait alors le voyage et garantissait un emploi à ceux qui s'y rendraient comme *Gastarbeiter*, travailleur étranger. Il décida d'utiliser ce levier pour pouvoir aller étudier en Angleterre ; à son retour, pensa-t-il, jamais plus il ne serait question de chômage et de faim au ventre.

Pendant les semaines qui précédèrent son départ, son père l'anglophile, assis sur le balcon, informait fièrement les passants : « Mon fils part en Angleterre ! »

Mon père embarqua à Bombay et passa en bateau les deux semaines les plus insouciantes de sa vie : la mer d'Oman, le canal de Suez, la Méditerranée. Il débarqua à Gênes. Là, il prit le train pour Stuttgart, où, pendant un an, il fut manœuvre dans une usine à papier. Il parvint en Londres en 1962. Il entreprit des études de comptabilité tout en travaillant pour les chemins de fer britanniques. Avec sa première paie, il acheta un stylo Parker à son père, qui, dans la lettre où il le remercia, écrivit ceci : « Je puis dire avec assurance que le stylo que tu m'as envoyé est le stylo le plus célèbre de toute l'Inde. À Calcutta, du moins, il n'y a pas un homme qui en ait vu un semblable. »

Cherchant à se loger, mon père alla visiter une chambre dans la maison d'un jeune couple juif de l'East End. L'épouse était la seule de toute sa famille à avoir survécu aux camps de la mort. Le couple plut à mon père, et réciproquement. Or, ils louaient déjà une autre chambre à un Sud-Africain, qui fut pris de panique lorsqu'il comprit que mon père comptait emménager. Consterné, il prit à part la propriétaire : « Je ne peux pas vivre sous le même toit qu'un *homme de couleur* !

– Alors, vous pouvez partir tout de suite », répliqua-t-elle, et elle l'expulsa séance tenante. Mon père vécut des années chez ce couple.

Londres était censé être une solution provisoire. Le véritable foyer de mon père était Calcutta, et il comptait bien y retourner. Sa chère musique classique hindoustanie lui manquait, d'autant plus qu'à l'époque, elle connaissait un extraordinaire renouveau à Calcutta. Adolescent, il avait passé des nuits entières l'oreille collée à la fenêtre d'une salle de concert, à écouter des récitals interminables. Il ne s'était pas opposé aux fiançailles arrangées avant son départ – tentative de la part